

La Métaphore Isomorphe entre Science et Gnose*

Atsushi TAKAHASHI

Dans l'avertissement pour son oeuvre *Ars Magna*, O. V. de L. Milosz écrit succinctement mais avec fierté:

«L'*Épître à Storge*, la première partie d'*Ars Magna*, a été composée en 1916 et publiée en janvier 1917 dans la *Revue de Hollande*.

L'auteur ne connaissait à cette époque ni les théories de A. Einstein, ni même le nom du grand mathématicien. Cependant, par une coïncidence assez troublante pour mériter l'attention des hommes de science, l'*Épître*, fruit de méditations essentiellement métaphysiques sur le mouvement, renferme toutes les conclusions d'ordre général tirées de la théorie einsteinienne par ses commentateurs, l'espace, identifié avec la matière, y étant représenté comme un solide, le temps comme quatrième dimension, et l'Univers comme un corps illimité mais fini, dont les éléments ne se laissent situer que dans la relation qui les lie les uns aux autres.»¹

Nous prenons cette affirmation comme le point de départ de notre

*) L'auteur exprime sa profonde gratitude au Comité de Patronage de l'Université de Commerce d'Otaru qui l'a aidé à faire ses recherches en France de mars 1994 à août 1995 à l'École Pratique des Hautes Études sous la direction du Professeur Antoine Faivre; le présent article en fait partie des résultats.

1) O. V. de L. Milosz, *Ars Magna*, éd. André Silvaire, 1961, p.9.

réflexion, car elle désigne parfaitement, nous semble-t-il, le point d'interconnexion de ce qui nous a produit (le monde) et ce que nous avons produit ou ce à quoi nous avons atteint (l'esprit), autrement dit la correspondance dans son sens le plus général du mot du macrocosme avec le microcosme. Et cela dans un contexte historique exemplaire où s'embriquent la science de pointe et la spiritualité.

Des tentatives abondent, sur cette frontière floue en dernière analyse mais infranchissable entre ces deux champs apparemment distincts, d'établir une compréhension véritablement globalisante et unificatrice de l'univers en appliquant un principe commun à la nature et à l'esprit, au monde extérieur et au monde intérieur. La plupart d'entre elles peuvent pourtant être jugées comme des échecs à cause de l'incapacité de leur principe qui, bien que se prétendant totalisant, finit par être réducteur ou faussement synthétique. On pourrait les classer en deux catégories fondamentales: réductionnistes et télélogiques.

Le réductionnisme cherche un dernier élément (cause efficiente) à partir duquel tout serait constitué. La téléologie par contre cherche une fin (cause finale) vers laquelle tout serait organisé. Tous deux s'avèrent pourtant incapables d'expliquer en toute cohérence la vie à double phase (physique et biologique) ou même à triple phase (physique, biologique et psychique) et le déplacement d'une phase à l'autre. Le premier, en se croyant capable de réduire le biologique au physique, perd de vue l'essentiel de la vie elle-même: l'hétérogénéité et la diversité. Autant dire du psychique. La seconde, consciente de l'insuffisance d'une explication mécaniste valable seulement à l'égard du physique, est obligée d'introduire, de l'extérieur, une notion d'intention dirigeante non seulement du biologique mais aussi du physique, ce qui revient à l'anthropomorphisation de la conception du monde. Et cela au prix du postulat de l'ob-

jectivité de la nature.

Il n'est pas question de privilégier l'une de ces deux positions vis-à-vis du monde, incompatibles l'une avec l'autre. L'important ici est que cette incompatibilité est exclusivement un produit de notre entendement humain et qui paraît marquer la limite de cet entendement. C'est-à-dire que cette limite est tributaire de la logique qui ne peut nous permettre la connaissance de la réalité que d'un côté partiel. On peut et doit se demander quelle est la clé du dépassement de cette limite logique, si du moins cette possibilité existe.

La vision de Milosz nous est remarquablement suggestive sur ce point, parce qu'elle nous montre une homologie de l'expérience de l'esprit ouvert au-delà du réalisme naïf avec une connaissance scientifique surmontant le rationalisme classique. La découverte einsteinienne nous apprend que, la logique classique (la conception newtonienne de l'univers) ne pouvant expliquer qu'une partie de la réalité, il peut et doit y avoir une autre logique à trouver. D'autre part, cette homologie révèle que l'expérience d'un esprit perspicace vit une logique comparable à celle revendiquée par la science nouvelle; et cela indépendamment de l'évolution théorique de celle-ci. Nous ne voulons pas dire que la pensée qui puise à un courant plus ou moins traditionnel est à même de suffire aux exigences d'une nouvelle science ou d'anticiper à elle seule sur une découverte scientifique révolutionnaire. Ce serait trop dire que de prétendre que les anciens (y compris les ésotéristes, les mystiques, etc. de notre siècle) auraient tout inventé. Ces sortes de prophéties scientifiques sont toujours suspectes, parce qu'en matière de science, une théorie ne vaut que par ses développements logiques et expérimentaux. Ce qui est significatif ici, c'est qu'étant parvenue à quitter son réalisme grossier, la science rejoint, semble-t-il, la même façon de penser que des penseurs

considérés jusqu'ici comme aux antipodes de la scientificité. On peut voir là une similitude d'esprit entre des gens tellement différents en leurs vocations et tendances. Il serait donc intéressant de rechercher un dénominateur commun rendant compte de cette similitude entre des esprits apparemment si éloignés les uns des autres. Cela nous aiderait à établir une compréhension renouvelée et enfin plus globale de notre existence dans l'univers.

En se référant à une phrase de Léonard de Vinci qui paraît contenir le premier germe de la théorie des ondulations lumineuses,² Paul Valéry nous fait pressentir l'importance et la possibilité d'une *logique imaginative*. Où se développe cette logique? Dans un espace imaginaire, bien sûr. Cela ne signifie pas pour autant du tout que cette logique est artifice ou arbitraire, subjectivement déformatrice et privée de toute objectivité. Il faut se rappeler ici que la vérité objective ne s'assure qu'en se soumettant aux postulats logiques imposés au point de départ, et que tout objet de notre connaissance n'apparaît qu'à travers notre propre imagerie mentale:

«...les phénomènes de l'imagerie mentale sont fort peu étudiés. Je maintiens mon sentiment de leur importance. Je prétends que certaines lois propres à ces phénomènes sont essentielles et d'une généralité extraordinaire; que les variations des images, les restrictions imposées à ces variations, les productions spontanées d'images-réponses, permettent

2) Paul Valéry. *OEuvre* ©©, Pléiade, p.1192. «L'air est rempli d'infinies lignes droites et rayonnantes, entrecroisées et tissées sans que l'une emprunte jamais le parcours d'une autre, et elles *représentent* pour chaque objet la vraie FORME de leur raison, (de leur explication).»

de rejoindre des mondes aussi distincts que ceux du rêve, de l'état mystique, de la déduction par l'analogie.»³

«Léonard semble, dit Valéry, avoir eu la conscience de cette sorte d'expérimentation psychique, et il me paraît que, pendant les trois siècles après sa mort, cette méthode n'a été reconnue par personne, tout le monde s'en servant, — nécessairement.»⁴ Tout le monde se sert de cette méthode d'expérimentation de l'imagerie mentale, — y compris Milosz aussi bien qu'Einstein. Or, pourquoi Milosz a-t-il cru qu'il avait trouvé la justification de son oeuvre dans la découverte d'Einstein? Est-ce parce qu'il croyait que sa vision méditative était l'équivalent d'une des découvertes scientifiques les plus importantes du siècle? Ou bien est-ce qu'il pensait que la relativité einsteini-enne assurerait la valeur plus élevée à son imagination visionnaire? Sans doute pas. Du moins l'essentiel n'est-il pas là.

A la coïncidence ou à la similitude des conceptions cosmologiques de ces deux esprits apparemment éloignés (l'un enfermé dans un univers intérieur et l'autre accroché à un univers extérieur) se rattache un problème philosophique très général qui, selon Bachelard, ne revient à rien moins qu'à «établir une suprématie de la représentation sur la réalité, une suprématie de l'espace représenté sur l'espace réel, ou plus exactement sur l'espace qu'on dit réel parce que cet espace primitif est une organisation d'expériences premières.»⁵ Ce serait donc une erreur de dire à propos de cette coïncidence que Milosz parle seulement d'une métaphore

3) *Ibid.*, p.1193-1194.

4) *Ibid.*

5) G. Bachelard, *La philosophie du non*, p.73.

et que le physicien ne parle que de la réalité extérieure. Le rapprochement de ces deux visions nous révèle qu'ils pensent ou regardent dans un même espace de configuration, et non dans deux espaces distincts et indépendants l'un de l'autre.

La réflexion théorique d'Einstein sur l'univers comme objet scientifique apporte la preuve que la conception euclidienne de l'espace repose sur un réalisme naïf et grossier qui paraît absolu à la première vue mais qui, étudié de plus près, est illusoire ou seulement partiellement vrai. C'est dire qu'étant incapable de se détacher du principe qui détermine son orientation, la connaissance humaine (même scientifique) ne peut jamais atteindre la réalité absolue en tant que telle.

La découverte einsteinienne n'aurait donc jamais été possible qu'en dépassant ce réalisme illusoire. Il s'ensuit logiquement qu'on ne peut qualifier la vision miloszienne de fantasmatique, ni la renfermer dans un monde imaginaire coupé du monde réel. Le rapport illusion/réalité est à ce moment précis complètement renversé. On peut dire au contraire que Milosz a rencontré, dans sa méditation, une réalité beaucoup plus réelle que le monde dit réel au sens ordinaire du mot. De même que le développement de la science repousse la perception humaine considérée auparavant comme base de la connaissance pour aboutir à des découvertes inouïes, de même la méditation profonde d'un esprit libéré trouve, au-delà du réalisme trompeur, des vérités de l'univers qui viennent de la vie en tant que telle. Milosz écrit:

«Du premier au^e dernier mouvement de notre vie physique et mentale, Storge, toute chose de ce monde naturel où nous sommes pour quelques jours se laisse ramener à une nécessité unique de situer. Nous n'apportons, à la vérité, ni l'espace ni le temps dans la nature, mais bien

le mouvement de notre corps et la connaissance, ou, plus exactement, la constatation et l'amour de ce mouvement, constatation et amour que nous appelons Pensée et qui sont l'origine de la science première et fondamentale de situer toutes choses, en commençant par nous-mêmes.»⁶

Dans cette *science première*, la dichotomie illusion/réalité n'est plus la différence substantielle. Elle est remplacée par la suprématie d'un terme sur l'autre, et ici n'existe plus l'opposition ni de vrai/faux ni de réel/irréel mais la différence de niveaux d'une réalité plus vaste dans laquelle une telle dichotomie revient aux présupposés chez le sujet connaissant. Ici, les affirmations trop réalistes de «toutes choses» sont rejetées au profit du droit à la métaphore, ce qui fait que le sens métaphorique se voit donner à peu près tous les caractères attribués au sens réel. C'est dans un espace représenté qu'on va «situer toutes choses, en commençant par nous-mêmes», et non dans celui dit réel. La représentation traduit dans un espace de configuration ce que la perception a reçu dans un espace sensible. C'est ainsi que «le mouvement de notre corps et la connaissance», dont la constatation et l'amour, sont identifiés par Milosz à la Pensée. A savoir tout mouvement pensé, est représenté et pensé dans un espace de configuration, dans un espace métaphorique. Aussi peut-on en conclure que, la métaphore ayant les mêmes propriétés générales que la réalité, la réalité n'est pas pensée et comprise autrement que la métaphore.

C'est dans cet espace métaphorique où s'établit la suprématie de la représentation sur la réalité, qu'on peut placer sur le même plan la

6) Milosz, *Op. cit.*, p.13.

méditation de Milosz et la théorie d'Einstein. Or, comment cette suprématie peut-elle être établie et sur quel principe peut-elle être fondée? Même si on n'a pas tort de dire que ce serait possible par l'esprit profond et par la pensée libre, dégagés de préjugés séculaires (philosophiques ou scientifiques), il faut aller jusqu'à élucider ce que cet esprit voit et ce que cette pensée saisit dans cet espace métapholique. Et tout cela reviendrait à dire qu'il doit y avoir une autre logique dont beaucoup de génies ont entrevu la possibilité aux confins de la réalité, en se servant du jeu d'«imagerie mentale». Cette «logique imaginative» qui, en intégrant les conditions mêmes de la pensée dans le système de nos pensées, s'impose à tous phénomènes en tant qu'ils s'exposent et se discutent dans l'espace de configuration de la représentation. La logique classique qui creuse le fossé entre la pensée et la réalité, l'entendement et le fait, le logique et le physique, ne peut pas saisir cet espace dans lequel tout (l'esprit et les choses) n'existe qu'en fonction des opérations d'une nouvelle logique. Il est donc impossible d'attribuer cet espace logique, soit à l'esprit, soit aux choses. Si cette «logique imaginative» se réalisait, toutes nos expériences s'y comprendraient dans le double sens du mot comprendre, parce qu'il n'y aurait plus de distinction entre la logique formelle et la logique appliquée, cette distinction ne se justifiant que par celle présumée entre la pensée et la réalité.

Une telle logique, quelqu'un l'a-t-il jamais formulée? Tout le monde s'en servant, comme le dit Valéry, personne, nous semble-t-il, n'est arrivé à le faire. Même Valéry, tout en en pressentissant l'existence, s'est contenté d'en signaler la possibilité. Personne ne l'a fait, sinon Stéphane Lupasco dont les travaux vont faire l'objet de notre prochaine réflexion.

Même si la logique classique suffit au réalisme naïf, quand l'expéri-

ence vient à le démentir, à susciter des corrections, c'est une modification des principes spirituels qui devient nécessaire. «Un rationalisme, écrit Bachelard, élargi ne peut se satisfaire d'une rectification partielle. Tout ce qui rectifie la raison la réorganise.»⁷ L'audace de Lupasco consiste à pousser cette réorganisation de la raison jusqu'au bout, rigoureusement, pour axiomatiser une nouvelle logique dont l'application nous permet une connaissance vraiment totalisante des différentes expériences considérées jusqu'ici comme inconciliables.

A partir de l'investigation de l'expérience microphysique (la physique quantique) où s'accusent les graves lacunes de la logique classique dite aristotélicienne, Lupasco recherche la possibilité d'une logique fondamentalement conciliatrice des phénomènes microscopiques avec les macroscopiques. En contestant que tout phénomène finit toujours en effet par se résoudre en une dualité antagoniste, il ose introduire une contradiction irréductible dans la structure, les fonctions et les opérations de la logique. C'est ainsi qu'il est amené à formaliser une «logique de l'antagonisme énergétique» qui est une dialectique radicalement nouvelle. Cette logique dynamique du contradictoire ne s'achève pas sur la synthèse hegelienne (parce que l'unité contradictoire y est toujours présente comme moteur même de cette logique) mais engendre un système au sein duquel se déploient trois dialectiques particulières (actualisation, potentialisation, état d'équilibre ou mi-chemin des deux). Mais aucune de ces trois dialectiques, toujours liées l'une aux autres, ne saurait être achevée ou rigoureusement actualisée, parce que l'une ne peut agir sur une autre qu'en la potentialisant plus ou moins par son actualisation relative. Ce

7) Bachelard, *Op. cit.*, p.30.

sont ces trois orientations dialectiques qui structurent le réel dans sa grande multiplicité et qui se donnent à voir à travers les phénomènes d'homogénéisation, d'hétérogénéisation ou d'«*état T*» (*T* comme tiers inclu) en équilibre de l'homogénéisation et de l'hétérogénéisation. Selon la théorie de Lupasco, la matière n'étant qu'un état spécifique de l'énergie développé selon une de ces trois orientations, la réalité toute entière est constituée de trois matières: une matière macrophysique gouvernée par l'homogénéisation, une matière vivante gouvernée par l'hétérogénéisation, et la matière psychique gouvernée par l'*état T*. «Ces trois matières ne sont pas isolées ni séparées. Pour Lupasco, la matière ne part pas de l'inanimé pour s'élever, par le biologique, jusqu'au psychique.»⁸ La formulation axiomatique de sa logique, qui prend comme point de départ les résultats les plus généraux de la science moderne, constitue une grille de lecture de phénomènes extrêmement divers, à partir de l'*état T*, parce que cet *état T* de la troisième matière caractérise à la fois le monde microscopique, le monde psychique et le monde de l'esthétique.

En dépassant le rationalisme soumis à la logique classique de non-contradiction, et en ne faisant point appel à une transcendance qui introduirait unecoupure dans la réalité, la logique dynamique du contradictoire du Lupasco semble nous restituer l'intégrité de l'expérience humaine sous une forme renouvelée de cohérence logique. Elle rend l'infinie multiplicité du réel accessible à la pensée. Nous pourrions ainsi échapper à l'erreur d'imputer à un simple et pur hasard la ressemblance des deux visions cosmiques, celle d'un poète mystique et celle d'un physicien inventeur de la relativité. Toute expérience étant fonction de

8) B. Nicolescu, *Universalialia* 89, p.591.

la logique dynamique du contradictoire, il n'y a pas d'expérience extra-logique ni d'expérience sous-logique. Toutes choses sont situées et liées entre elles dans le mouvement logique de l'univers physique aussi bien que spirituel.

«La pensée, par conséquent, écrit Milosz, n'est qu'une constatation et un *amour* du mouvement, une esthétique, une science du rythme, car le mouvement est détermination de l'*être*. Toutes nos idées tirant origine de notre idée du lieu, c'est-à-dire de notre concept de l'espace, une psychologie non fondée sur l'analyse de la représentation de l'univers physique ne peut donc être que subjective et erronée.»⁹

N'est-ce point Lupasco lui-même qui a concrétisé sur un plan logique universel la conviction et l'espoir du poète? Si la «psychologie» doit être fondée «sur l'analyse de la représentation de l'univers physique», c'est que la raison doit obéir à la science évoluée et que l'esprit doit se plier aux conditions du savoir en créant en lui-même une structure correspondante à la structure du savoir. Mais il faut noter ici le fait capital que la science elle-même est soumise à une logique qui contraint l'esprit. Rien ne changerait en effet, si l'entendement restait le même, mais si la logique ne changeait pas, l'entendement ne changerait pas toujours. Nous avons donc lieu de croire que la révolution de la logique nous ouvrirait un regard renouvelé sur l'univers. Mais, il faut noter aussi que les travaux de Lupasco nous présentent une dialectique qui est la structure même de l'expérience des faits, tant physiques que mentaux. Il

9) Milosz, *Les Arcanes*, éd. André Silvaire, 1961, p.52.

écrit:

«La structure cachée de la donnée logique ne s'avère être autre que la structure même de l'expérience — qu'il ne faut pas confondre ... avec la structure de l'empirisme, pas plus qu'avec celle de la logique classique, qui domine, étreint et mutile l'entendement. Pas d'expérience sans logique, pas de logique sans expérience. Mais, plus encore, la logique est une expérience, et l'expérience logique, c'est l'expérience elle-même.»¹⁰

On peut donc dire que là où il y a une expérience, il y a une logique particulière même si sa structure reste cachée. L'on comprend dès lors l'insistance de Milosz sur la coïncidence de sa vision avec la conception relativiste de l'univers; la théorie einsteinienne lui sert de substitut à une autre; elle met en lumière la structure d'une expérience étrangère à la croyance séculaire en une réalité objectivement statique. Cependant, dans la mesure où la logique est synonyme d'expérience, l'assertion de Milosz voit voir inverser sa signification; son expérience méditative se suffit à elle-même en dehors du temps, et il pourrait même dire que la nouvelle théorie physique est appelée à naître à partir de la première en intégrant les résultats scientifiques de l'époque. Mise dans une telle perspective, la logique dynamique du contradictoire de Lupasco, en tant qu'elle a foncièrement remis en cause la logique classique, serait susceptible de nous faire retrouver des esprits précurseurs qui en ressentaient la possibilité avant lui.

Si cette logique dynamique du contradictoire se présente comme

10) S. Lupasco, *Logique et contradiction*, P.U.F., 1947, p.xvii.

fondatrice d'une pensée globalisante de toute la nature (trois matières: physique, vivante et psychique), nous pouvons néanmoins remonter l'histoire des idées pour en trouver des manifestations, notamment dans la Philosophie de la Nature du Romantisme allemand, non pour en repérer l'influence sur Lupasco mais par comparaison avec celui-ci. Cette Naturphilosophie correspond à une recherche d'une compréhension unificatrice et globalisante de la nature et de la vie, lors d'un essor prodigieux d'une science venue troubler la conception reçue de la nature et de l'homme. Cela nous invite à pousser encore cette comparaison jusqu'à prendre en considération de la pensée théosophique, qui marqua de son empreinte maints représentants de cette Philosophie de la Nature.

Cette comparaison ainsi menée nous permettrait d'expliquer une des raisons de l'importance que prend le problème du nombre: l'arithmosophie, garante de la pensée symbolique, est soumise à une autre loi que la logique classique. Pour Saint-Martin par exemple, «les nombres ne sont que la traduction abrégée, ou la langue concise des vérités et des lois dont le texte et les idées sont dans Dieu, dans l'homme et dans la nature.»¹¹ Une fois retirés les caractères arithmétiques abstraits, les nombres nous révèlent un dynamisme profond, inaccessible à la pensée dualiste du réalisme naïf qui, enfermé dans sa prétendue logique, ne sait faire que réduire ce dynamisme à un produit purement imaginaire. Mais il arrive en effet un moment où, comme chez Milosz, l'analyse de la représentation physique de l'univers vérifie des propositions de l'arithmosophie; ainsi l'unité tripartite d'espace-temps-matière. C'est alors que le nombre se voit ainsi vider son secret qu'il abrite sous une apparence de dernier

11) L.-C. de Saint-Martin, *Les Nombres*, éd. Cariscript, 1983, p.57.

élément abstrait. Milosz écrit:

«Je n'ai aucun respect pour le Nombre. Si je lui reconnais quelque apparencede vertu, ce n'est précisément que dans le domaine religieux, et là encore, avec quelles restrictions! Car pour ce qui est du nombre mathématique, fétiche de mes barbares contemporains, je l'ai depuis longtemps délogé de son lieu imaginaire. Certes, en lui donnant pour ombre la matière, je l'ai élevé, en ce qui concerne la substantialité, au-dessus de l'univers sensible. Cependant, où disparaît l'ombre, l'objet lui-même s'efface; et l'objet a beau ici être le nombre, il n'en n'est pas plus apte à survivre à la matière. Car enfin, qu'estce que le nombre, sinon l'aune mentale avec quoi nous mesurons la figure, ellemême forme pure du lieu? ou bien expression du rapport de figure à figure, ou de partie à partie, mais toujours selon l'ordre de *situation*.»¹²

L'irrespect de Milosz envers le Nombre met paradoxalement à jour ce qu'a conservé ce Nombre comme «aune mentale» unique; il est, quand il n'y a pas d'autre moyen ou appui d'accès à un autre niveau de la réalité, capable de mener l'esprit au-delà du monde clos. «Le nombre n'est pas, à ce point de vue, l'étalon exclusif des caractéristiques dimensionnelles. Il est encore le mode d'apparaître au monde de ce qui n'est pas du monde mais qui s'y reflète en harmonie mathématiques, susceptibles de mises en oeuvre multiples.»¹³ Si ce «mode» est une métaphore d'une pensée justifiée par la constatation de la relativité einsteinienne comme c'est le cas de Milosz, la logique dynamique du contradictoire de Lupasco rend justice

12) Milosz, *Ars Magna*, p.55.

13) J.-P. Brach, *La symbolique des nombres*, Que sais-je?, 1994, p.6.

à cet isomorphisme en réunissant le monde extérieur et le monde intérieur, cette logique révélant le substrat du réel à partir de trois termes tirés de l'investigation rigoureusement scientifique. Et Milosz d'ajouter:

«Tu sais maintenant quel spectacle se déploie derrière la cloison éblouie de ta cécité. Ton corps était immobile et insensible: je t'ai rendu le Mouvement et te voici espace, temps, matière. Tu étais comme séparé du monde extérieur, ne le saisissant que dans le nombre;... j'ai substitué aux *nombres* des *objets*. Et maintenant, ô Héros par la pensée et la science, avec moi prends ton essor vers l'Unité, car je t'ai rendu les deux Oraisons — tes ailes.»¹⁴

N'allons pas jusqu'à prétendre reconnaître chez Lupasco une attitude d'esprit identique à celle des théosophes. Mais du moins existe-t-il entre elles deux certaine similitude, en ce sens que «la théosophie commence où cesse la philosophie rationnelle; elle finirait alors où commence la théologie, mais en restant plus libre que celle-ci, plus créatrice.»¹⁵ De plus, nous avons l'impression que Lupasco est plus proche de la gnose, ce mot s'entendant ici au sens d'intuition globalisante, d'un embrassement total de l'être humain et tous les éléments composant notre univers quand, devant le mystère du réel pénétré d'affectivité ontologique, il évoque l'espoir d'une nouvelle religion et parle de *Théophysique énergétique*.¹⁶

Nous pouvons ainsi entrevoir un isomorphisme qui se trouve entre

14) Milosz, *Op. cit.*, P.60

15) A. Faivre, *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Seghers, 1973, p.10.

16) Lupasco, *L'homme et ses trois éthiques*, éd du Rocher, 1986, p.97.

la pensée ésotérique la plus profonde et la pensée scientifique la plus audacieusement poussée, ce qui nous ouvrira de nouvelles perspectives de recherches correspondant à celle dont nous a parlé Niels Bohr en ce qui concerne l'unité de la connaissance, c'est-à-dire l'émergence de ce qui est commun aux différents domaines de la connaissance humaine. En effet, Bohr dit comme une conclusion provisoire du présent article:

«... toute expérience — qu'elle relève de la science, de la philosophie ou de l'art — susceptible d'être de quelque assistance au genre humain, doit pouvoir se communiquer par les moyens d'expression propres à l'homme, et c'est dans cette perspective que nous aborderons le problème de l'unité de la connaissance.»¹⁷

17) N. Bohr cité par B. Nicolescu in *Nous, la particule et le monde*, éd. Le Mail, 1985, p.237.